Le page de Woodstock

LE PAGE

DE

WOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

LE PAGE

DE

WOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR

MM. XAVIER, DUVERT ET DUPEUTY;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 8 MARS 1828.



PARIS.

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET RUE SAINT-HONORÉ, N° 210.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOUIS KERNEGUI (Charles Stuart).....	MM. LAFONT.
SIR CLIFFORD, gouverneur du château royal de Woodstock......................	LEPEINTRE aîné.
ALBERT CLIFFORD, son fils, officier au service de Stuart.........................	DEROUVÈRE.
ARTHUR ÉVERARD, colonel au service de Cromwell..................................	FÉDÉ.
JOCELIN JOLIFFE, serviteur de la famille Clifford...............................	ARNAL.
ALICE, fille de sir Clifford................	Mlle. JENNY COLON.

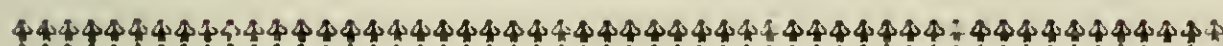
La scène se passe à Woodstock, ancien château royal des Stuarts.

Le théâtre représente une partie du parc; un pavillon est à la gauche du spectateur; des chaises et des bancs de jardin sont çà et là.

LE PAGE

DE WOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.



SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, seule, un panier de provisions à la main.

Voyons si mes prisonniers seront au signal...

Air : Combien j'ai douce souvenance.

Avec les vertus de son père,
Il reviendra, chacun l'espère;
Nous avons pleuré son départ
Naguère,
Mais il reviendra tôt ou tard...

ALBERT, derrière la coulisse, achevant le couplet.

Stuart!

(Albert entre.)

SCÈNE II.

ALICE, ALBERT.

ALICE.

Vous êtes seul, mon frère? Et votre étourdi de page?...

ALBERT.

Il dort.

ALICE.

Et, comme le Brutus de Shakespeare, vous respectez le sommeil de vos gens?

ALBERT.

Ce jeune homme m'a été confié.

ALICE.

Ce doit être une tutelle difficile; mais, dites-moi, Albert, cesserez-vous bientôt de vous cacher à tous les yeux? Jocelin ou quelqu'autre valet du château finira par vous y découvrir, et mon père vous gardera rancune, non sans raison, de votre peu de confiance en lui.

ALBERT.

Que veux-tu que je fasse? Tu connais mon père, son irritabilité, ses craintes continuelles; l'excès des précautions qu'il prendrait attirerait tous les regards sur nous. Cependant si, comme je le pense, nous partons demain pour essayer de rejoindre le roi en France, aujourd'hui je me découvrirai à mon père et passerai le reste de la journée avec lui.

ALICE.

Tant mieux! Voici toujours vos provisions; c'est tout ce que je puis me procurer. Vous sentez que je n'ose aller à l'office, dans la crainte d'éveiller les soupçons, et le verger fait seul tous les frais de vos repas.

ALBERT.

Véritables repas de proscrits, auxquels certes l'appétit ne manque pas, mais bien les vivres.

ALICE.

Voici mon père; retirez-vous, Albert.

ALBERT, en se retirant.

Que je le voie un instant. (Regardant son père.) Il me semble qu'il est bien vieilli depuis mon départ.

ALICE.

Le chagrin, l'inquiétude...

ALBERT.

Adieu.

ALICE.

Adieu.

(Alice s'assied comme ayant l'air de travailler à quelqu'ouvrage d'aiguille.)

SCÈNE III.

ALICE, SIR CLIFFORD.

CLIFFORD, appelant.

Jocelin! Jocelin!

ALICE.

Vous savez bien, mon père, que vous-même lui avez donné l'ordre de se rendre à la ville voisine.

CLIFFORD.

C'est juste. Cela m'était totalement sorti de l'idée; c'était pour lui donner le même ordre que je l'appelais... Ah! ma pauvre tête! Mais vous voilà, Alice?

ALICE, se levant et allant vers lui avec l'air du plus tendre intérêt.

Qu'avez-vous?

CLIFFORD.

Ce que j'ai? Vous me le demandez? Vous êtes bien heureuse, Alice, de pouvoir douter encore de ce qui cause mes chagrins! Lorsque la guerre civile déchire

l'Angleterre, lorsque Cromwell est triomphant, lorsque notre jeune prince est fugitif, lorsque votre frère partage ses périls...

ALICE.

Chassez toutes vos idées tristes. Espérez encore, vous qui ordinairement supportez vos malheurs avec tant de courage.

CLIFFORD.

C'est juste! Tu as raison, tu as souvent raison. Je t'ai un peu rudoyée, ma fille; mais que veux-tu?

AIR du Vaudeville de Julien.

Les chagrins ont aigri mon cœur;
Je suis vieux : toujours je murmure :
Si j'ai de la mauvaise humeur,
Il faut bien que quelqu'un l'endure...
Je voulais gronder... te voilà...
J'en suis fâché... la circonstance...
Si Jocelin eût été là...

ALICE.

Oui, j'entends, s'il eût été là,
Il aurait eu la préférence (*bis*).

Je suis si heureuse de vous voir reprendre votre ton habituel de bonne humeur!

CLIFFORD.

Ah! ah! c'était bon pour autrefois. Nous autres cavaliers (puisque c'est ainsi qu'on nous désigne aujourd'hui), nous nous montrions aussi joyeux convives que bons soldats, et si nous avons servi la sainte cause par notre épée, nous l'avons trop souvent compromise par notre conduite. Nous étions tous des petits écervelés, faisant la

guerre en chantant, en riant ; des lions au combat, des étourneaux après la victoire, bien différens du moins de nos antagonistes, les têtes rondes, maudits puritains, qui ont toutes les vertus sur la face et pas une dans le cœur. Ne parlons pas de ces gens-là ; tiens, chante-moi quelque chose qui me rappelle mon bon temps.

ALICE.

Bien volontiers..... Voulez-vous que je chante la ballade de la belle Rosemonde?

CLIFFORD, *s'asseyant d'un air rêveur.*

C'est pour elle que fut bâtie cette antique demeure de Woodstock... Ah ! que les temps sont changés!

ALICE.

AIR ANGLAIS : Izabel, Izabel.

O solitude profonde,
Où, loin du bruit de sa cour,
Henri, séparé du monde,
Retrouvait dans cette tour
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.
Quels sont les dieux de ce séjour?
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.

C'est en vain que sa voix tendre,
Aux échos de ce séjour,
Autrefois faisait entendre
Et répéter tour à tour
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.
Hélas! tout disparut un jour,
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.

CLIFFORD, se levant brusquement.

Vous chantez, Alice!

ALICE.

Mais, mon père, ne m'avez-vous pas dit...

CLIFFORD.

Il s'agit bien de chanter, vraiment... Sans doute, bientôt, ma pauvre Alice, il nous faudra déloger de Woodstock, mais je n'en partirai que lorsqu'on m'en chassera. J'y suis au nom de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, et j'y resterai jusqu'à ce que...

ALICE.

Je ne sais pourquoi, je suis tranquille de ce côté-là. On ne nous inquiétera pas ici. N'avons-nous pas un protecteur, même parmi... nos... ennemis... votre neveu Everard?

CLIFFORD, avec exclamation.

Alice, vous avez pu prononcer un pareil nom! après ma défense!... Moi qui commençais à oublier qu'il était fils de ma sœur! Sans doute, vous avez encore dans la mémoire certaine union projetée...

ALICE.

Alors, mon père, si je l'aimais, c'était avec votre permission. Depuis, vous m'avez défendu de le voir, et je ne l'ai pas revu.

CLIFFORD.

C'est juste.

ALICE.

Mais c'est tout ce que j'avais promis.

AIR : Il a donc fallu pour la gloire.

En amour comme en politique,
Avec moi vous en conviendrez,

Suivant la courtoisie antique
Il est des préceptes sacrés.
De fidélité je me pique
Envers mon cousin et mon roi ;
On doit toujours garder sa foi
En amour comme en politique.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOCELIN.

JOCELIN, accourant.

Bonne nouvelle! bonne nouvelle! tout va bien. J'ai été à la ville où j'ai vu ces scélérats de puritains, sages comme des petits moutons, se comportant on ne peut mieux. La mère Vicarde, la cabaretière chez laquelle je suis descendu, m'a même dit qu'ils faisaient beaucoup de bien au pays, les scélérats!

CLIFFORD.

Imbécille! Tu l'as cru?

JOCELIN.

Oui, je l'ai cru. Je les ai même vus se promener avec leurs grandes bottes, leurs grands chapeaux. Eh bien! ils ne faisaient de mal à personne; les brigands! ils marchaient comme ça... (il imite une démarche humble et mesurée), les yeux baissés, la tête levée... Ils ne sont pas beaux, par exemple.

CLIFFORD.

Ils sont laids?

JOCELIN.

Ah! ils sont laids! ils sont laids! que cela seul mérite la peine d'aller à la ville pour les voir.

AIR : Ami, jamais l' chagrin n' m'approche.

Les hypocrit's buvaient à tasse pleine,
En se cachant sous leurs larges chapeaux ;
Moi, cavalier, je conviendrai sans peine
Qu' c'est des brigands, qui n' sont pas beaux.
Mais d' leurs figur's voulez-vous qu'on s'effraie ?
Un cabar'tier c' n'est pas l' Pérou ;
Et ses princip's, il les prend... je n' sais où ;
Mais il aim' mieux un bon brigand qui paie
Qu'un honnête homm' qui n'a pas l' sou.

CLIFFORD.

Il paraît que maître Jocelin n'est pas sorti de chez le cabaretier?

JOCELIN.

Moi? votre honneur, bien au contraire, j'en suis sorti cinq fois, parce que, vous sentez bien, Miss, que j'ai été aux informations.

CLIFFORD.

Eh bien! et dans tes informations a-t-il été question de Woodstock ?

JOCELIN.

Pas du tout. Seulement, comme je revenais (et c'est là la bonne nouvelle que je vous ai annoncée), j'entendis quelqu'un derrière moi, un grand jeune homme, qui me cria ; Dites donc, l'ami! n'êtes-vous pas du château? Moi, comme je sais qu'à présent il faut savoir retenir sa langue à propos, je lui répondis : *Peut-être*. On peut toujours revenir sur un mot comme celui-là.

CLIFFORD.

Au fait.

JOCELIN.

Au fait? Il ajouta: Comment se portent l'honorable sir Clifford et miss Alice, sa fille? Pour cette fois, malgré ma circonspection naturelle, je ne crus pas devoir lui cacher la vérité, et je lui répondis: Bien, et vous?

CLIFFORD.

Qui est-ceenfin, éternel bavard?

JOCELIN.

AIR: Fragment de l'introduction de l'Eau de Jouvence.

C'est vot' neveu, c'est un ami,
Et j'accourais pour vous l'apprendre.

CLIFFORD, avec colère.

Quoi! dans ces lieux il va se rendre?...
(à Jocelin.)
Crains ma fureur!... et sors d'ici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉVERARD.

ÉVERARD, entrant.

Après si longue absence,
Quoi! trompant mon espoir,
L'ami de mon enfance
Craint-il de me revoir?

ENSEMBLE.

ALICE, à part.

Fatale défiance!
N'est-il donc plus d'espoir!
L'ami de mon enfance,
Ne puis-je le revoir?

CLIFFORD, à part.

Voyez quelle insolence!
Oubliant son devoir,

ENSEMBLE.
Il s'offre en ma présence...
Quel est donc son espoir?

JOCELIN, à part, en sortant.

Je m' suis trompé, je pense;
J' crois m'en apercevoir...
J'ai fait quelqu'imprudence...
Sortons, c'est mon devoir.

ALICE.

Calmez-vous, mon père; de grâce, calmez-vous.

SCÈNE VI.

CLIFFORD, ALICE, ÉVERARD.

CLIFFORD, à Everard.

Qui êtes-vous, Monsieur?

ÉVERARD.

Votre neveu, Arthur Everard.

CLIFFORD.

Brisons-là, Monsieur; la chose est possible, mais je n'y veux point croire : je n'ai point de neveu dans l'armée du parlement.

ÉVERARD.

Mon oncle!...

CLIFFORD.

Je ne vous répondrai point.

(Il se croise les bras et se promène d'un air d'indifférence.)

ÉVERARD.

Au nom du ciel, Alice, suppliez votre père de daigner m'entendre; cela est pour lui du plus haut intérêt.

ALICE.

Craignez de l'aigrir encore en insistant. Nous avons été si malheureux?

ÉVERARD.

Je le sais; croyez-vous que ma pensée ait cessé un instant de s'arrêter sur vous?

ALICE.

Ne nourrissons point, Arthur, des espérances vaines; tout est fini, il faut tout oublier.

CLIFFORD.

Il paraît que miss Alice se réjouit fort de la société qui nous est survenue. Cela compense pour elle l'ennui de rester sans cesse avec un vieillard.

ALICE, allant vers son père.

Que vous êtes injuste!

ÉVERARD à Clifford.

Pourquoi refusez-vous de m'entendre? De grâce, mon oncle! (Clifford lui tourne le dos sans lui répondre.) Sir Clifford!...

CLIFFORD.

A la bonne heure; que me voulez-vous?

ÉVERARD.

Vos biens ont été confisqués et vendus; la capitainerie même de Woodstock peut vous être enlevée...

CLIFFORD.

Colonel Everard, à quoi tend ce préambule? venez-vous me demander ma fille sans dot, comme on oblige un mendiant en se chargeant d'un de ses enfans?

ÉVERARD.

Je vous en conjure, écoutez-moi!

CLIFFORD.

Ma fille ni moi n'avons besoin de vous. Avec toute la

courtoisie possible, je vous déclare qu'elle est promise à un autre... Lord Wilmot, l'ami, le compagnon de mon fils, sera l'époux d'Alice; à défaut de richesses, il lui apportera du moins un nom honorable et honoré. Je ne l'aurai choisi ni parmi les officiers de Cromwell, ni parmi les têtes rondes, les puritains, les hypocrites.

ALICE, à Clifford.

De grâce!...

CLIFFORD, bas à Alice.

Laisse-moi; ça me fait du bien.

ÉVERARD, à Clifford.

Je sais le respect que je vous dois; je ne m'en écarterai jamais. Mais je n'ai rien à me reprocher; je me suis conduit d'après ma conscience et les ordres de mon père.

CLIFFORD.

Nous y voilà! si vous parlez de conscience, je dois me méfier de vous; quant à votre père...

ÉVERARD, vivement.

Sir Clifford! j'en appelle à la noblesse de votre caractère.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle.

Gardez pour moi votre rigueur extrême,
Mais de mon père ici ne parlons pas;
Vous le savez, d'un neveu qui vous aime
Le respect enchaîne le bras (*bis*).
Oui, vous, pour qui l'honneur sévère
Sembla toujours d'un si haut prix,
De grâce! ayez pitié d'un fils
Qui ne pourrait venger son père.

CLIFFORD.

C'est juste; il faut que j'en convienne. Voyons, Arthur,

que me veux-tu enfin? car je ne puis sans cesse garder avec toi le ton de l'animosité : que me veux-tu?

ALICE.

Que ce ton vous convient bien mieux!

ÉVERARD.

Je vous le répète, vos biens sont confisqués, on parle de supprimer la capitainerie de Woodstock; malgré tous nos efforts, peut-être serez-vous forcé un jour de chercher un asile chez l'étranger; prenez ces papiers, ils vous mettent en possession d'un bien que nous avons en France: il vous appartient.

CLIFFORD, ému.

Éverard!

ALICE, allant vers Everard.

Ah! mon cousin! je ne m'étais donc pas trompée!

ÉVERARD.

Ne me refusez pas; accordez-moi cette grâce au nom de l'amitié que vous aviez autrefois pour moi!

CLIFFORD.

Oui, Arthur, tu dis vrai, je t'ai aimé. Cet enfant à qui j'apprenais à monter à cheval, à chasser, à manier les armes..., qui passait près de moi ses heures de plaisir, après des travaux plus graves... je chérissais cet enfant... oui..., et je suis assez faible pour chérir encore le souvenir de ce qu'il était. Ce que tu viens de faire me prouve qu'il a conservé quelques vertus... Je m'en réjouis..... C'est bien!..., c'est très bien!... donne-moi ta main, Arthur.

ÉVERARD, lui baisant la main.

Mon oncle!

CLIFFORD, reprenant sa fermeté.

Mais je n'accepterai rien de toi... rien de ce qui me vient d'une telle source!... Reprends ces papiers!... reprends-les...

ÉVERARD.

Vous pouvez me refuser?

CLIFFORD.

Je me reproche déjà de t'avoir écouté trop long-temps; tu as amolli ma fermeté, tu m'as presque forcé de t'estimer... Cela brouille toutes mes idées... affaiblit mes principes... Cependant je ne t'en veux pas... Va-t'en.

ÉVERARD, bas à Alice.

Vous quitter, Alice!

ALICE.

Air : Quand Phébus ouvre ma paupière.

Arthur! ah! si je vous suis chère,
Craignez d'exciter son courroux;
Et, puisqu'ainsi le veut mon père,
Éloignez-vous, éloignez-vous.
Peut-être un jour vous reverrai-je;
Car, loin de nous quand vous serez,
S'il faut que quelqu'un nous protége,
C'est vous, Arthur, qui reviendrez;
S'il faut que quelqu'un nous protége
Vous reviendrez, vous reviendrez.

SCÈNE VII.

CLIFFORD, ALICE, JOCELIN.

JOCELIN, entrant d'un air mystérieux.

Mon cher maître !...

CLIFFORT, avec mauvaise humeur.

Allons, viens-tu encore nous annoncer une bonne nouvelle ?

JOCELIN.

Au contraire.

ALICE.

Qu'y a-t-il ?

JOCELIN.

Je faisais ma ronde autour du château, lorsque j'ai vu deux hommes descendre par la fenêtre secrète.

ALICE, à part.

Il les a vus !

CLIFFORD.

Comment ! Qui sont-ils ?

JOCELIN.

Sans doute des espions, des habits rouges; car l'un avait un grand manteau comme eux, qui lui cachait la figure ; et l'autre, c'est un étranger, un Ecossais.

CLIFFORD.

Eh bien !

JOCELIN.

Alors je me suis approché tandis qu'ils descendaient de la fenêtre, et j'ai apostrophé le premier d'un bon coup de bâton, en lui criant : *Qui va là?* Il s'est retourné et

m'a répondu : *Ami!* en me donnant un énorme soufflet... Vous riez, Miss; eh bien ! il n'y a pas de quoi, je vous assure... J'ai bien vu tout de suite ce que c'était que cette amitié-là. Pour en revenir à mes hommes, il y en a d'abord un qui s'est enfoncé aussitôt dans le petit bois, et l'autre m'a poursuivi jusqu'ici comme je venais vous avertir... Le voyez-vous là-bas derrière le gros arbre ?...

CLIFFORD.

Effectivement.

JOCELIN.

Il faut appeler au secours.

ALICE.

Gardez-vous-en... Ne craignez rien, mon père; il disait vrai, c'est un ami.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT, enveloppé dans un manteau.

ALBERT entre en regardant autour de lui.

ALICE à Clifford.

Ne le reconnaissez-vous pas ?

CLIFFORD.

O ciel ! quelle idée !

ALBERT se découvrant.

C'est moi ! mon père.

CLIFFORD se jetant dans ses bras.

Albert !

JOCELIN, à part.

Eh bien ! j'en fais de belles aujourd'hui.

CLIFFORD.

Et notre jeune roi, Albert, pourquoi l'as-tu quitté ?

ALBERT.

Une escorte trop nombreuse pouvait compromettre sa sûreté ; Sa Majesté jugea à propos de nous congédier avec les expressions les plus flatteuses. Elle m'a spécialement chargé, mon père, de vous apporter ses salutations royales.

CLIFFORD.

A moi? au vieux Henri Clifford? Suis-je donc condamné à mourir avant de l'avoir vu! Mais enfin où est-il?

ALBERT.

Sans doute en France maintenant.

CLIFFORD.

Dieu le protége !

ALICE.

Vous voyez bien, mon père, qu'il valait mieux espérer.

Air : Vaudeville de l'Héritière.

Puisqu'on nous dit qu'il est en France,
Le roi ne court aucun danger ;
Ce pays est la providence
Et l'appui du pauvre étranger (*bis*).
Là, nos Anglais un peu sauvages
Retrouvent bientôt la gaîté ;
La beauté reçoit des hommages,
Le proscrit, l'hospitalité.

CLIFFORD.

C'est juste ; mais tu dois avoir faim. Allons, Jocelin, sers-nous à déjeûner, et sans délai... Ici, entends-tu? nous serons plus à notre aise, plus en sûreté qu'au château.

JOCELIN.

J'y cours... C'est égal... Quel soufflet!... Il faut, M. Albert, que l'habitude de manier l'épée vous ait terriblement endurci la paume de la main ! (Il sort.)

SCÈNE IX.

CLIFFORD, ALBERT, ALICE.

CLIFFORD.

Au fait, brave chevalier errant, comment diable vous trouviez-vous à cette fenêtre !

ALBERT.

Je craignais d'être trop remarqué en entrant par la grande porte, et comme je connais les mille et un détours du château...

CLIFFORD.

Mais n'étiez-vous pas deux? Quel était donc ton second?

ALBERT.

Un jeune homme... qui... me sert d'écuyer, le fils d'un de mes amis, d'un noble lord des montagnes; ce jeune homme s'est trouvé à Worcester. (A part.) Il ne revient pas !

CLIFFORD.

C'est un brave !

ALBERT.

Il s'y est même bien conduit. Son père m'a prié de me charger de lui; je l'ai fait un peu contre mon gré, car ce jeune homme est étrange, fantasque...

ALICE, à demi-voix.

Et un peu trop galant auprès des dames.

ALBERT, bas à Alice.

C'est vrai. (Haut.) Vous daignerez l'excuser, mon père... Mais je suis inquiet de lui; il m'a quitté si brusquement... Dieu soit loué, je ne me trompe pas, le voilà qui arrive.

CLIFFORD.

Voici le déjeûner.

SCÈNE X.

LES MÊMES, KERNEGUI, JOCELIN, ET UN DOMESTIQUE, portant une table toute servie.

(Kernegui descend par la colline qui est au fond; il voit d'abord Alice qui a remonté la scène, et il fait quelques pas vers elle comme pour la poursuivre; mais, apercevant les autres personnages, il prend tout à coup un air d'abandon et de nonchalance.)

KERNEGUI.

AIR : De la Viennoise.

Dans ta montagne
L'ennui te gagne;
Vite, en campagne,
En avant, bon cavalier.
Tralala, etc.

CLIFFORD, JOCELIN ET ALICE, à part.

ENSEMBLE.

Quelle tournure!
Quelle figure!
Ah! je le jure,
Il n'a point l'air d'un guerrier.

ALBERT.

A sa tournure,
A sa figure,
Nul, je le jure,
Ne devine un cavalier.

KERNEGUI.

Quitte la belle,
L'honneur t'appelle,
Soldat fidèle,
Change ton myrte en laurier.
Tralala, etc.

TOUS.

Quelle tournure, etc.

CLIFFORD.

Et quel est son nom, Albert?

ALBERT.

Son nom?... Je l'oublie à chaque instant, tant il est dur à prononcer... Son nom est Kernegui... Louis Kernegui, fils de lord Killstewers.

ALICE.

Il faut avoir été son ami d'enfance pour le connaître par son nom.

ALBERT.

Kernegui, voici mon père et ma sœur.

KERNEGUI, après avoir fait une salutation très gauche à Clifford et à sa fille.

Ma foi! respectable Clifford, vous devriez bien faire mettre à la porte de chez vous (montrant Jocelin) ce drôle-là, qui s'est permis de jouer du bâton à l'égard de mon honorable protecteur.

JOCELIN.

Tiens, de quoi qu'il se mêle?

CLIFFORD, sévèrement.

Il ne vous appartient pas, maître Ker... Kir... Ker... quoi? enfin, c'est égal. Mettons-nous à table... Je réserve à ce jeune homme mes avis pour plus tard.

(On s'attable, Kernegui se place avant les autres.)

JOCELIN.

Au bas bout, s'il vous plaît, Monsieur le page; chacun son rang.

CLIFFORD.

C'est juste.

ALICE.

Mon frère, vous qui avez été à même de voir le roi de près, est-il vrai qu'il soit un des hommes les plus spirituels de l'Angleterre?

CLIFFORD.

Corbleu! qui en doute?

ALBERT.

Il s'est cependant trouvé dans des circonstances, mon père, où je vous assure que l'observateur le plus fin n'eût pu, d'après les apparences, deviner en lui ni le prince ni l'homme d'esprit.

CLIFFORD.

Cet observateur-là n'eût été qu'un lourdaud, car un coup d'œil suffit pour révéler l'un et l'autre. Non que je prétende que le rang soit un titre au génie, car il y a des fils de lords (à demi-voix, en regardant Kernegui), surtout en Ecosse, qui par leur tournure et leurs discours... quelquefois même leur silence!... (A Kernegui.) Vous semblez avoir bon appétit, maître Girnego..... Kirno..... je ne saurai jamais son nom.

KERNEGUI, mangeant avec avidité.

C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on est à table.

ALBERT, à demi-voix à Clifford.

Mon père, excusez-le... ce jeune homme a été élevé à la campagne.

CLIFFORD.

Je ne le devine que de reste ; mais il faut savoir tenir la jeunesse un peu sévèrement ; tu sais d'ailleurs que je suis taquin de mon naturel. Laisse-moi le discipliner à ma façon. (A Kernegui.) Savez-vous, beau page, que j'ai vu de jeunes Ecossais, à la cour du feu roi, qui avaient un peu moins d'appétit que vous, et beaucoup plus de... de...

KERNEGUI.

Beaucoup plus de bonne chère ?... c'est possible.

JOCELIN, à part.

Quel gaillard ! comme il mange !

CLIFFORD, bas.

Dieu me pardonne, Albert, si c'est là le fils d'un noble Ecossais !

KERNEGUI.

Depuis quatre jours nous avons eu une nourriture si peu substantielle...

ALBERT.

C'est la vérité.... Nous logions dans un vieux château.

KERNEGUI.

Où le maître du logis ne se doutait pas lui-même de l'hospitalité qu'il nous accordait, et sans une intervention céleste.

Air : Petit blanc (de Panseron).

Nous avions pour génie
Un démon familier :
C'était, je le parie,
Le lutin du foyer (*bis*) ;
Sous ta forme jolie,
Ah ! reviens tous les jours !

Illusion chérie,
Viens me bercer toujours.

ALICE.

Je comprends le mystère;
Ah ! vraiment je le croi,
Ce démon tutélaire,
C'était moi, c'était moi.

KERNEGUI.

Comme une ombre légère
Je te vois t'élancer;
Tes pas sur la fougère
Ne semblaient que glisser (*bis*).
Mais Zéphyr qui te guide
Nous imposait sa loi;
Tes dons étaient, Sylphide,
Aussi légers que toi.

ALICE.

Je comprends, etc.

KERNEGUI, repoussant son assiette comme quelqu'un de rassasié.

Mon hôte, je bois à la conservation de votre santé. Miss Alice, à vos attraits.

CLIFFORD.

Allons, allons, ça n'est pas trop mal... Mais il est un autre toast à porter, et dussent tous les échos de l'Angleterre répéter mon vœu au parlement : A la santé de Charles Stuart et à la confusion de ses ennemis..... (Tout le monde se lève excepté Kernegui.) Eh bien, Monsieur, ne vous joignez-vous pas à nous?

KERNEGUI, avec l'air de l'indifférence.

Moi? si fait... volontiers. (Remplissant son verre de nouveau.) Puisse le roi récompenser dignement tous ses fidèles serviteurs !

CLIFFORD, avec chaleur.

AIR : La gloire court de rang en rang.

Ce vœu, Monsieur, est déplacé ;
Avec peine ici je remarque
Qu'un sentiment intéressé
Vous attache seul au monarque.

KERNEGUI.

Son devoir est d'être l'appui
Des soutiens de son diadème ;
Et le roi, s'il était ici,
Vous parlerait comme moi-même.

CLIFFORD, à demi-voix et en quittant la table ainsi que les autres.

Je ne me fierais pas à ton compagnon, Albert.

ALICE, bas à Albert.

Ce jeune page est bien singulier.

CLIFFORD.

Toi, Jocelin, fais préparer à la hâte l'ancienne maison du garde... Mon fils s'y reposera.

ALBERT.

Pourquoi tant d'embarras, quand j'ai si peu de temps à rester près de vous... Cet endroit est sûr, dites-vous? eh bien! ce pavillon me suffira..... Un fauteuil, une chaise... voilà tout ce qu'il faut pour mon page et pour moi.

CLIFFORD.

Eh bien! laissons-le se reposer..... il doit en avoir besoin..... Moi, je veillerai pour lui. Tenez, maître Kir... nego..., portez ces effets dans le pavillon... (Il lui jette le manteau d'Albert.) Suis-moi, Alice.

(Ils sortent après que Jocelin a enlevé la table.)

SCÈNE XI.

KERNEGUI, ALBERT.

(Albert suit quelque temps de l'œil son père et sa sœur, parcourt ensuite du regard le pavillon et les alentours de l'endroit où il se trouve, et d'un air respectueux et le chapeau à la main se rapproche ensuite de Kernegui, qui, avec les manières d'un supérieur avec son inférieur, lui remet le manteau dont il s'était chargé.)

KERNEGUI.

Sais-tu, Albert, que je viens ici de faire bien peu d'honneur aux pages écossais, et que ton vénérable père a dû me prendre tout au moins pour le montagnard le plus stupide?

ALBERT.

La sûreté de Votre Majesté exigeait un semblable déguisement. Je connais l'ardent enthousiasme de mon père; ses sentimens passionnés dont rien ne peut retenir l'expression... son amour même vous eût trahi.

LE ROI.

Mais ta sœur, cette jolie Alice qui chaque matin mettait tant de grâces à nous apporter un mauvais déjeûner! je me reproche mon trop de réserve auprès d'elle.

ALBERT.

Sire, si Votre Majesté a cependant des reproches à se faire, c'est je crois de n'en avoir pas mis assez.

LE ROI, avec un ton de sévérité.

Comment?

AIR : Dans ce castel dame de haut lignage.

Peut-on trouver une femme jolie
Sans adresser hommage à ses beaux yeux?

C'est un des droits de la chevalerie
Dont s'honoraient tous mes nobles aïeux.
Si des revers ont ébranlé mon trône,
Si des erreurs qu'on me fait expier
Ont compromis mes droits à la couronne,
Ah! laisse-moi mes droits de chevalier.

Mais, à propos de ta sœur, il m'est arrivé une aventure singulière dont je n'ai pu encore t'entretenir : lorsque ton fidèle serviteur Jocelin t'accueillit, à ton retour, d'une manière si expressive... tu sais, te croyant à ma suite, je m'étais réfugié dans un petit bois tout parsemé de noisetiers... C'était sans doute là que l'aimable Alice allait chercher nos provisions... J'y fis la rencontre inattendue d'un officier du parlement...

ALBERT.

O ciel!

LE ROI.

Me frappant sur l'épaule : Monsieur, me dit-il, depuis long-temps miss Alice Clifford me fut promise par son père lui-même; si je respecte aujourd'hui la volonté d'un vieillard, le chef de ma famille, du moins je ne lui ai point rendu sa parole et ne céderai mes droits à qui que ce soit.

ALBERT.

Ah! Sire, c'était mon parent, le colonel Everard... un partisan de Cromwell!

LE ROI.

Vous me comprenez, Monsieur, ou plutôt Milord, ajouta-t-il; je respecte votre position; je n'exige de vous aucune confidence de titre ou de nom. Répondez à ma

question : Est-il vrai que vous aspiriez à la main de miss Alice ?

ALBERT.

Il vous prenait pour lord Wilmot, auquel, en effet, la main de ma sœur est promise. Quelle funeste rencontre !

LE ROI.

Garde donc tes exclamations pour célébrer ma prudence ! Tu sais que je suis assez fort sur l'escrime et que je ne dédaigne pas de montrer mon talent de ce côté-là. Eh bien ! Albert, profitant de tes sages leçons, ô mon fidèle Mentor, je ne m'armai que de circonspection, et je donnai ma parole au terrible chevalier que mon intention n'était nullement d'épouser Alice. Il s'en contenta, et nous nous séparâmes très bons amis.

ALBERT.

Ce jour nous sera funeste !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALICE, CLIFFORD.

CLIFFORD.

Que viens-je d'apprendre, Albert ? on assure à la ville que le roi ne s'est point embarqué, comme tu me l'avais dit... et un ami, un dévoué, m'a affirmé qu'il était réfugié dans notre comté d'Oxford, dans nos environs; et ces autres ne l'ignorent pas. O honte éternelle pour ma famille, c'est le fils de ma sœur, c'est Éverard qui est chargé d'arrêter le roi...

ALICE ET ALBERT.

Everard !

LE ROI, s'oubliant un instant et s'appuyant légèrement sur Clifford.

Brave Clifford! soyez tranquille, ils ne le tiennent pas encore.

CLIFFORD.

Qu'est-ce que c'est que de telles familiarités?

LE ROI.

Le roi...

ALBERT, vivement.

Est au château de Buckingham.

CLIFFORD.

Serait-il vrai ?

AIR : Ah ! si madame me voyait !

On l'avait remis à vos soins :
Vous avez pu laisser le prince
Errer seul dans cette province?
Ah ! si j'avais trente ans de moins (*bis*) !

LE ROI, à part.

Bon vieillard, puisse ta constance,
Puissent ton zèle et tes vertus
Avoir un jour leur récompense !
Ah ! si j'avais un an de plus !

CLIFFORD.

Il faut avertir le prince d'un danger qu'il ignore peut-être... (A lui-même.) Éverard ! lui, à qui je venais de rendre le titre de mon neveu !

ALICE.

Mon père !

CLIFFORD.

Alice, j'espère qu'il n'osera pas se présenter ici... Si je l'y rencontrais. (Il porte la main sur la garde de son épée.) Mais avant tout, songeons au danger du roi... Moi, je ne puis; mais toi, Albert, vite à cheval.

ALBERT.

Je suis dévoué à vos ordres, mon père, mais...

CLIFFORD.

Mais vous n'y pensez pas, Monsieur! la chose est impossible. Ni vous ni moi ne pouvons nous charger d'un semblable message. Ce serait compromettre Sa Majesté... Tout le monde nous connaît... J'en perdrai l'esprit.

LE ROI, attendri.

O vrai modèle des serviteurs fidèles!

CLIFFORD.

Qui vous parle? Mais si vous êtes un serviteur fidèle, malgré votre air d'étourneau, c'est vous qui irez, Monsieur.

LE ROI.

Non pas.

CLIFFORD.

Vous étes étranger.

LE ROI.

N'importe! je reste ici près de mon maître; (bas) et près de la belle Alice.

ALICE, au Roi.

De grâce, servez le Roi, puisque seul vous le pouvez.

ALBERT.

La chose est impossible!

CLIFFORD.

Corbleu ! il ira ; je le veux, il le faut.

Air du Barbier de Rossini.

Que rien ne vous arrête !
Partez, partez, Monsieur, vous m'avez entendu ?

ALBERT.

Ah ! s'il quittait cette retraite
Le roi serait perdu.

ALICE, à part.

Grand Dieu ! qu'entends-je, et quel trait de lumière ?

CLIFFORD.

Allez, Monsieur, je veux être obéi.

ALICE.

Se pourrait-il ? vous me trompiez, mon frère ?

ALBERT.

Tais-toi, ma sœur...

ALICE.

Eh quoi ! le roi... ?

ALBERT.

C'est lui !

CLIFFORD.

Je tremble !

ALICE.

J'espère !

CLIFFORD.

Je suis en colère !

ENSEMBLE.

Ah ! contre lui j'étouffe de colère !
Où trouver désormais
Des cœurs vraiment anglais ?

ALBERT ET ALICE.

Ah ! cachons bien ce secret à mon père ;
Puisse-t-il à jamais

ENSEMBLE.

Ignorer { nos projets. / vos secrets.

LE ROI, à part.

Ah ! malgré moi je ris de sa colère ;
Je n'oublierai jamais
Ce cœur vraiment anglais.

(Clifford sort furieux.)

SCÈNE XIII.

ALBERT, LE ROI, ALICE.

ALBERT.

Voilà cette exaltation que je redoute. (Bas.) Néanmoins, nous partirons ce soir.

LE ROI.

Sitôt?... Mais rejoignez votre père.

ALBERT, à voix basse.

Vous m'accompagnerez?

LE ROI.

Pourquoi ne puis-je au moins faire mes adieux à miss Alice !

ALBERT.

Des choses plus importantes nous réclament. Venez, j'ose vous en conjurer.

LE ROI, se laissant entraîner comme malgré lui.

Tu seras donc toujours mon tyran ; Albert? (se retournant vers Alice et avec intention.) Au revoir, miss Alice !

SCÈNE XIV.

ALICE, JOCELIN.

ALICE, d'abord seule.

C'est le roi ! et moi qui me suis montrée si familière avec lui ! qui l'ai traité avec tant de légèreté ! et c'était le roi ! Pourvu que mon cousin Everard n'ait pas étendu ses soupçons jusque là... Je le sais honnête homme, mais une seule imprudence !...

JOCELIN, arrivant.

Miss, sir Everard désire absolument vous parler. Il a des choses qu'il ne peut dire qu'à vous.

ALICE.

Grand Dieu ! Everard de retour ici !... que veut-il ?

JOCELIN.

Il a un air si... je ne sais quoi... que ça m'a touché le cœur !...

ALICE.

Eh bien ! qu'il vienne !... il y va peut-être de notre salut ! Mais, Jocelin, que mon père, que tout le monde ignore cette visite.

JOCELIN.

Oh ! je le crois bien.

ALICE, lui donnant de l'argent.

Tiens, Jocelin, voilà pour toi, et sois discret.

JOCELIN.

Je vous demande pardon, Miss, de recevoir de la main gauche, c'est que monsieur Everard m'en a déjà mis plein la main droite.

ALICE.

Le voilà. Ne t'éloigne pas, Jocelin, et avertis-nous à temps.

SCÈNE XV.

ÉVERARD, ALICE.

ALICE.

Everard, si mon père vous voyait ici... Quel motif vous ramène en ces lieux ?

ÉVERARD.

Alice !

AIR : Faut l'oublier.

Ce matin vous disiez encore :
Adieu jusqu'au jour du danger !
S'il le faut, pour nous protéger,
Arthur viendra sans qu'on l'implore.
De votre espoir je me souviens ;
En vain de ces lieux on me chasse,
En vain l'on brise nos liens ;
Ici le danger vous menace,
Et je reviens.

ALICE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ÉVERARD.

Le château de Woodstock doit être aujourd'hui, ce soir même, visité et occupé par les soldats du parlement.

ALICE.

O ciel !

ÉVERARD.

Mais ne redoutez rien d'eux. A force de crédit et de démarches, j'ai obtenu l'ordre de les commander. Je sais combien les apparences vont encore soulever votre père contre moi, mais c'était le seul moyen qui me restât pour le servir malgré lui.

ALICE.

Généreux Everard!

ÉVERARD.

Mais un intérêt plus pressant doit nous inquiéter encore... Je n'ignore point que votre frère est ici; mais il n'y est point seul.

ALICE, tremblante d'émotion.

Que voulez-vous dire?

ÉVERARD.

Celui qui l'accompagne... Je le connais aussi. Je le hais... je le hais encore plus en voyant l'émotion que je vous cause en parlant de lui.

ALICE, toujours troublée.

Vous vous trompez, Everard, vous ne pouvez le connaître.

ÉVERARD.

Osez me démentir, Alice; n'est-ce point?...

ALICE.

Qui?

ÉVERARD.

Lord Wilmot!

ALICE, à part.

Ah! je respire! (Haut.) Eh bien, oui, oui, c'est lui!

ÉVERARD.

L'époux choisi par votre père! et depuis plusieurs

jours il est près de vous... il vous parle de son amour?...

ALICE.

Non!...

ÉVERARD.

Et moi, j'ai favorisé la sûreté de mon rival, d'un rival que vous me préférez peut-être.

ALICE.

Ne croyez-vous donc plus à la sincérité de votre Alice?

ÉVERARD.

Si! j'y veux croire encore, même pour votre bonheur; car ce lord orgueilleux, ce Wilmot, auquel votre père vous destine, est un lâche qui a nié aspirer à votre main.

ALICE.

Eh bien! qu'il en soit ainsi!... Mais, Everard, ne m'en parlez plus. Si l'on vous surprenait! ah! mon père me maudirait!

ÉVERARD.

Alice, m'aimez-vous encore?

ALICE, lui donnant sa main qu'il baise avec transport.

Toujours!

ÉVERARD.

Eh bien! Alice, je pars plus tranquille. Mais un triste devoir m'appelle à mon poste... Les ordres les plus sévères ont été donnés aux officiers du parlement contre Charles Stuart, que l'on croit être en ce moment réfugié dans le comté d'Oxfort.

ALICE, effrayée, (à part.)

On ne m'avait donc pas trompée! (haut.) Vous, Everard!... vous pourriez?...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JOCELIN, traversant le théâtre avec rapidité.

JOCELIN.

On vient! on vient! on vient!

ALICE.

Je suis perdue!

ÉVERARD.

Ne craignez rien! Personne ne me verra.

(Il se cache dans le pavillon qui est à la gauche du spectateur.)

SCÈNE XVII.

ALICE, LE ROI, ÉVERARD, dans le pavillon.

LE ROI.

Enfin, charmante Alice, je suis parvenu à me débarrasser de mon Mentor, et à me rapprocher de vous!

ALICE, à part.

Cruelle position!

ÉVERARD, à part.

Je ne me trompe point... c'est mon rival!

LE ROI.

Je vais bientôt partir, Alice, et je ne veux pas m'éloigner de vous, sans vous avoir donné toute ma confiance, et m'être montré à vous sans détours.

ALICE, embarrassée.

Le moment... peut-être... n'est pas... propice.

LE ROI.

Avouez que jusqu'à présent, j'ai dû vous paraître bien singulier?

ALICE, même jeu.

Je n'ignore pas qu'il est des temps, des circonstances, où l'on ne peut sans danger paraître ce qu'on est réellement, et... ce moment-ci... lui-même en est peut-être un...

LE ROI.

Pourquoi ce trouble? cette rougeur subite? ce n'est point ainsi que la belle Alice m'accueillait ordinairement!

ÉVERARD, à part.

Qu'entends-je!

ALICE.

C'est qu'auprès de mon père... ou de mon frère... j'ai une assurance... que je ne retrouve plus ici... Allons les rejoindre.

LE ROI, la retenant.

Comment! voulez-vous me fuir? Connaissez auparavant tout l'intérêt que vous m'inspirez. Je vous ai promis ma confiance, vous allez l'avoir tout entière. Je me reprocherais toujours d'en avoir manqué envers vous...

ALICE.

Mais je crains...

LE ROI.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Que craignez-vous auprès de moi?
Je ne suis plus un simple page.
Recevez cet anneau pour gage
De votre amour, de votre foi (*bis*).
Acceptez-le, je vous conjure;
J'ai des droits à cette faveur;
Mais pourquoi donc cette frayeur?

ALICE.

Vous m'excuseriez, j'en suis sûre,
Si vous saviez pourquoi j'ai peur.

LE ROI.

Mais... Alice, j'ai des droits à votre affection...

ALICE.

Je... les connais.

LE ROI.

Eh bien! au moment où je vais partir, pouvez-vous refuser ce gage de souvenir? Votre père lui-même ne vous a-t-il pas appris à m'aimer? Ne me l'avez-vous pas dit vous-même?

ÉVERARD, à part.

Alice! elle me trompait!

ALICE, au roi et hors d'elle-même.

De grâce!...

LE ROI.

Doutez-vous encore de mes titres à cet amour? Ce n'est plus le pauvre Louis Kernegui qui vous parle, c'est votre...

ALICE, l'interrompant brusquement et avec la plus grande émotion.

Silence! on nous écoute!

LE ROI.

Air : Quel trouble dans mon ame.

Quelle surprise extrême!
Quelqu'un dans ce lieu même
M'écoutait
En secret.

ALICE.

Ah! quel danger extrême!
Si mon cousin lui-même

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

Connaissait
Ce secret.

ÉVERARD.

Eh quoi ! celle que j'aime,
Ici, devant moi-même,
Trahissait
Son secret.

(Sortant du pavillon.)

C'est moi ! Votre insolence.
Aura sa récompense.

LE ROI.

Ah ! qu'est-ce que je vois !
C'est mon homme du petit bois.

ENSEMBLE.

Quelle surprise extrême, etc.

ALICE.

Ah ! quel danger extrême, etc.

ÉVERARD.

Eh quoi ! celle que j'aime, etc.

ÉVERARD.

Oui, milord, c'est moi, moi qui aimais la fille de sir Clifford, qui en étais aimé avant votre arrivée en ces lieux; moi, à qui vous avez donné votre parole de renoncer à sa main; moi, qui vous punirai de votre déloyauté !

LE ROI.

Par tous les puritains de l'Angleterre, corbleu ! cette fois je ne reculerai pas. Sortons. (Le roi et Éverard tirent leur épée. Mais, non, diable ! ne sortons pas; les troupes du parlement sont à deux pas.

ALICE.

Éverard !

ÉVERARD.

Laissez-moi ! (Au roi.) Eh bien ! milord ?

LE ROI.

Cet endroit nous suffit.

ALICE, tombant aux pieds d'Everard.

Au nom du ciel, Everard, que sa personne vous soit sacrée ! Malheur à vous si vous osiez porter la main sur lui ! Au secours !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CLIFFORD, ALBERT.

CLIFFORD, arrivant.

Holà ! qu'est-ce ?

ALBERT.

O ciel ! Everard !

ALICE.

Mon père ! ils vont se battre.

LE ROI.

Du moins maintenant ce ne sera pas sans témoins.

ALBERT.

Serait-il vrai ?

CLIFFORD.

Comment ! se battre ? Un instant, jeunes gens, ne connaissez-vous point les réglemens des parcs royaux ? Il n'est point permis de se battre dans l'intérieur de la capitainerie de Woodstock. Autre part, si vous voulez, à la bonne heure ; il n'y a pas même de mal, cela forme la jeunesse.

ALBERT.

Ma sœur, joignez-vous à moi pour obtenir du colonel

Everard que, quel que soit le sujet de la querelle, il l'oublie.

LE ROI.

Eh! mes amis, laissez-moi, je vous prie, arranger mes affaires moi-même. (Bas à Albert.) Il est vrai que, pour nous, ce n'est pas l'habitude.

CLIFFORD, à part.

Mais depuis quelque temps mon lourdaud de montagnard n'est plus reconnaissable.

ÉVERARD.

L'honneur m'ordonne de venger mon injure... Mais un seul mot de vous, miss Clifford, va décider de ma conduite. Les jours de... cet étranger vous sont-ils si précieux?

ALICE.

Plus que ma vie!

ÉVERARD.

Il suffit; je respecterai des jours qui vous sont aussi chers... Je m'éloigne... Vous avez reçu mes avis pour la sûreté de votre frère et de... cet étranger... Profitez-en... Oubliez que je vous aimai... Je tâcherai d'oublier que vous m'avez trahi... C'est maintenant que je vous dis: Adieu pour toujours! (Il fait quelque pas pour sortir.)

LE ROI, d'une voix imposante.

Colonel Everard, restez. Alice, votre dévouement pour moi a été jusqu'à l'héroïsme. Qui pourrait égaler le sacrifice d'un amour véritable? Mais je ne me montrerai point indigne de vous. (A Everard.) Monsieur, cette jeune fille n'a point trahi ses sermens à votre égard, et je ne puis trahir la parole que je vous ai donnée. Cet amour que miss Clifford a voué à ma famille et à ma personne,

ce n'est qu'un tribut qu'elle me doit, car je suis Charles Stuart, son roi et le vôtre. (Mouvement général. Tout le monde se découvre; Éverard lui-même se découvre, mais avec moins d'empressement que les autres, et comme cédant à un mouvement involontaire.)

CLIFFORD, allant pour tomber à ses pieds.

Serait-il vrai? Le Roi!... le Roi!...

LE ROI, lui ouvrant ses bras.

Dans mes bras, mon père! (A Clifford qui semble très ému et qui se laisse tomber sur une chaise.) Remettez-vous, mon vieil ami.

CLIFFORD, à part.

Le Roi!... Eh bien! j'en avais une espèce de pressentiment...

LE ROI.

Colonel Everard, je vous crois homme d'honneur. Vous apprécierez le sentiment qui m'a fait me découvrir à vous. Je ne me repentirai pas, je l'espère, de vous avoir montré un prince fugitif où vous pensiez voir un rival heureux.

ÉVERARD, s'inclinant.

Ah! Milord... Sire.

LE ROI.

Sir Clifford, c'est à vous maintenant d'achever de gagner votre neveu à notre cause. Chargez miss Alice de sa conversion, et qu'ils ne se quittent plus.

CLIFFORD.

Mais, Sire...

LE ROI.

Air : L'univers fléchit sous ma loi.

Mon vieil ami! j'invoque vos vertus!
Quand je serai sur le sol de la France,

Que l'aspect d'un heureux de plus
Vous rappelle ici ma présence.
Si votre cœur parle encor contre lui,
Que de ses torts le souvenir s'efface;
Je vous cède pour aujourd'hui
Mon plus beau droit, celui de faire grâce.
Je vous cède pour aujourd'hui
Le droit si doux de faire grâce.

ALICE, *avec timidité.*

Mon père, vous devez obéissance à votre roi.

CLIFFORD.

C'est juste; mais je n'aurais jamais trouvé ce moyen-là pour convertir une maudite tête ronde.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JOCELIN.

JOCELIN, *à Albert.*

Un homme singulièrement habillé, moitié anglais, moitié écossais, vient de remettre cette lettre pour vous.

ALBERT, *après avoir lu la lettre.*

Vive Dieu! l'embarcation est prête!

LE ROI.

Allons, mes amis, il faut nous séparer; mais je ne sais quel pressentiment me dit que nous nous reverrons bientôt. Je n'oublierai pas que vous avez reçu à votre table le page Kernegui; mais, à son tour, il vous recevra dans son château de Londres. Quant à vous, comte de Woodstock...

CLIFFORD, *s'inclinant.*

Sire!...

LE ROI.

Votre place sera toujours marquée auprès de ma personne ; vous, colonel, maintenant restez libre : je n'exige encore rien de vous, mais un jour viendra où le général Everard me devra le service de son épée. Pour toi, mon pauvre Albert, jusqu'à nouvel ordre, je redeviens ton humble page, et toi mon rigide Mentor.

JOCELIN, qui a observé dans le fond.

Vite, vite, on aperçoit au loin les troupes du parlement qui arrivent par la porte d'Oxfort.

CLIFFORD.

O ciel!

EVERARD.

Ne craignez rien ; la route de Bristol sera libre jusqu'à demain.

ALBERT.

Grâce au ciel, voici nos braves montagnards.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MONTAGNARDS ÉCOSSAIS. (Ils sont enveloppés dans leurs manteaux, et portent l'épée nue à la main.)

CHOEUR.

AIR : De Vallace. (Guerriers, défendez vos canons.)

Tous vos amis
Sont réunis.
Partez pour les rives de la France ;
Dans le pays
De la vaillance
Le malheur n'a pas d'ennemis.

LE ROI.

Puisse le ciel, ô mes amis,
Vous protéger en mon absence.

ALBERT.

Le danger l'a fui de nouveau;
Il n'en rencontrera pas d'autre.

CLIFFORD.

Puisse l'orage épargner son vaisseau!

ALICE, au public.

Et ne pas renverser le nôtre!

CHOEUR.

Tous vos amis sont réunis,
Partez pour les rives de la France;
Dans le pays
De la vaillance
Le malheur n'a pas d'ennemis.

(Tandis que le roi et Albert s'éloignent, escortés des montagnards, on entend dans le lointain les cornemuses écossaises et les cors anglais des régimens qui arrivent.)

FIN.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.